

CAMILLE DEUTSCH.

C'est au collège de Diekirch, en 1896 ou 1897. Dans la grande cour, de récréation les feuilles tombent au vent d'automne. Très jeunes, nous discutons avec sérieux d'in vraisemblables théories. Certains écoutent qui bâillent puis s'en vont. Et, seuls alors, nous nous récitons mutuellement des vers.... Hugo, Musset, Heine.... D'autres fois Deutsch me parle de son pays natal si proche et que pourtant j'ignore. Je me défie de l'Oesling inhospitalier! Mais il me dit les chênes trapus, la bruyère violette, l'or des genêts, les ruisseaux jaseurs dans les vallons étroits, les villages propres aux flancs des montagnes. Je sens qu'il aime son coin de terre avec toute son âme et que rien n'est plus merveilleux à ses yeux que le soleil d'automne, baignant de pourpre et tachant de rouille les forêts de son pays.

Deux ans s'écoulaient, qui mettent entre nous du souvenir et de l'espace. De Stuttgart, où il fait ses études d'ingénieur, il m'adresse à Paris des lettres vibrantes. Les mathématiques l'inspirent: il écrit des vers à son tour, des vers allemands, et des proses, françaises celles-là, sur le mode symboliste. Par paquets il m'envoie ses essais, sollicite mon avis, puis anxieusement réclame ses manuscrits pour les détruire, mécontent de soi-même. Je bénis ici le hasard qui m'a fait de cette destruction inutile préserver les quelques poèmes que l'on va lire, et où se dévoile trop peu de cette âme impressionnable et fouguese. Parfois, le hasard des vacances nous rapproche; nous parlons avec passion du livre récent, échangeons nos impressions de vie universitaire, et cela s'achève, comme autrefois, par des vers: seulement, à présent, ce sont les nôtres!

Et puis la vie s'imposa, brutale.